rain a été assassiné par Fromont le Bordelais et ses partisans; son fils, Girbert, quitte Metz et s'en va demander des secours ou chercher fortune auprès de Pépin. En route, il rencontre Lancelin, un des meurtriers de son père; il lui tranche la tête et disperse sur la route ses membres coupés en morceaux. Arrivé à Paris, le roi Pépin fait bon accueil au Loherain qui, avec son aide, recommence la guerre contre les Bordelais. Le vieux Fromont, après une longue résistance, abandonne Bordeaux et se sauve chez les Sarrasins. Pendant ce temps, la paix se fait entre Fromondin, fils de Fromont, resté en France, et les Loherains; mais cette paix cache une perfidie. Au milieu d'une fête, les Loherains sont tout à coup assaillis dans Bordeaux par les bourgeois de la ville; plusieurs sont tués. Les autres implorent de nouveau le secours de Pépin. Celui-ci, lassé de cette guerre interminable, refuse. La reine, heureusement, prend leur parti, et quoique femme fait elle-même appel à toute la chevalerie de France. Vingt mille guerriers se dirigent vers la Gascogne, où le vieux Fromont arrive en même temps à la tête d'une armée de Sarrasins. Ceux-ci sont battus, et, furieux, massacrent Fromont. Une seconde paix est conclue qui dure plusieurs années. Girbert de Metz, dont la haine est insatiable, fait déterrer le corps de Fromont, et du crâne de son ennemi fait fabriquer une coupe. Puis, dans un banquet où Fromondin est convié, cette coupe lui est présentée, et le fils boit sans s'en douter dans le crâne de son père à la prospérité des ennemis mortels de sa race. Ayant su ensuite par un valet quel rôle on lui a fait jouer, Fromondin, fou de haine, jure d'exterminer tous les Loherains; il brise la tête aux deux enfants de sa sœur Ludie, devenue la femme d'Hernaut, un des chefs de cette famille maudite. Mais le sort ne lui est pas favorable; il est vaincu, et, forcé de passer en Espagne, il se fait ermite dans la forêt de Gal, à quatre lieues de Pampelune. Or, quelques années après, Gérin de Cologne et Girbert de Metz, faisant un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, viennent frapper à la porte de l'ermitage pour demander au saint homme qui l'habite l'absolution de leurs péchés. Fromondin les reconnaît; les sanglants souvenirs d'autrefois et la haine lui reviennent au cœur; il leur tend un piége pour les assassiner; mais les Loherains, qui l'ont également reconnu, ont pris leurs précautions, et ce sont eux qui poignardent le Bordelais. L'auteur de cette geste, pleine de mouvement et de situations dramatiques, est resté anonyme.

Girché (TEMPLE DE). On a donné le nom d'*hémi-spéos* aux temples égyptiens dont une partie seulement est creusée dans le rocher, et dont l'autre est construite en pierres taillées, tandis qu'on appelle *spéos* les temples complétement souterrains. L'hémi-spéos de Girché est le plus remarquable de tous ceux que l'on peut admirer en Nubie. Girché est un petit village situé sur la rive gauche du Nil, dans la basse Nubie. La partie la plus ancienne de l'hémi-spéos de Girché est creusée dans un rocher calcaire qui s'élève à pic à trois cents pas du rivage; la partie la plus moderne, comprenant l'*arca* et les propylées, est bâtie en grès. De cette dernière partie il ne reste guère debout que quatre piliers qui servaient à joindre la colonnade des propylées au spéos proprement dit. Ces quatre piliers sont ornés de quatre statues colossales coiffées du *pschent* et portant dans leurs mains, croisées sur leur poitrine, l'aspersoir et la crosse, emblèmes ordinaires d'Osiris. Le spéos proprement dit est divisé, comme tous les spéos égyptiens, en *pronaos*, en *naos* et en *sekos*. Le pronaos est une vaste salle soutenue par six énormes piliers dans lesquels on a creusé autant de colosses de six mètres de hauteur environ, et d'une exécution barbare et informe. Sur les parois latérales, on voit huit niches carrées renfermant chacune trois personnages debout, grossièrement sculptés en plein relief et représentant les trois grandes divinités de ce temple, Ptah, sa compagne Hâthor, et, au milieu d'eux, Rhamsès. De cette vaste salle on passe dans le naos et de là dans le sekos ou sanctuaire, au fond duquel on a sculpté quatre statues assises, plus grandes que nature, représentant Phre, Rhamsès, Ptah et Hâthor.

GIREL s. m. (ji-rèl — du lat. *gyrare*, tourner). Mar. Nom du cabestan sur les navires de la Méditerranée.

— Armur. Pièce d'armes qui, au xve et au xvie siècle, protégeait le poitrail et les épaules du cheval de guerre, se prolongeait sur les côtes de chaque côté de la selle, et qui se composait ordinairement d'une unique plaque de fer ou d'acier. ‖ On l'appelait aussi POITRAL OU POITRAIL.

GIRELLE s. f. (ji-rè-le — du lat. *gyrare*, tourner). Céramiq. Disque de bois qui surmonte l'axe du tour des potiers, et sur lequel l'ouvrier place la pâte pour la façonner. ‖ On l'appelle aussi TÊTE DU TOUR.

— Ichthyol. Syn. de DONZELLE, genre de poissons voisin des labres : *Les* GIRELLES *vivent souvent par troupes.* (A. Guichenot.)

— **Encycl.** Ichthyol. Les *girelles* sont très-voisines des labres; elles s'en distinguent surtout par leur tête entièrement lisse et sans écailles, et par leur ligne latérale fortement coudée à l'extrémité. Ce genre renferme un grand nombre d'espèces, toutes de petite taille, mais ornées de couleurs brillantes et variées. Elles vivent souvent par troupes, et se plaisent au milieu des rochers. La *girelle* commune est remarquable par sa belle couleur violette, relevée de chaque côté par une bande orangée en zigzag. Cette espèce, qui varie beaucoup, habite la Méditerranée et l'Océan. La *girelle* rouge, d'une belle nuance écarlate, avec une tache noire à l'angle de l'opercule et une bande dorée le long des flancs, vit dans les mêmes mers. On trouve dans la Méditerranée la *girelle* turque, d'un beau vert, avec un trait roux sur chaque écaille, la tête rousse et rayée de bleu, une ou plusieurs bandes verticales d'un bleu turquoise, et une tache noire à la nageoire pectorale. Les *girelles* sont peut-être les plus beaux poissons de nos mers. Pline raconte que leurs troupes nombreuses attaquent les nageurs et les mordent cruellement; il ajoute que leur bouche, pleine de venin, infecte toutes les substances alimentaires qu'elles rencontrent dans la mer, et les rend nuisibles à l'homme. Mais, en admettant même qu'elles aient causé quelques rares accidents, cette croyance n'en est pas moins un préjugé dont la science a fait justice. Parmi les espèces exotiques, nous citerons la *girelle* trimaculée, verte et tachée de rouge et de noir.

GIREY-DUPRÉ (Joseph-Marie), publiciste, né à Paris en 1769, mort en 1793. Lorsque la Révolution éclata, il accueillit avec enthousiasme l'aurore de notre régénération politique, célébra la liberté dans des poésies qui eurent du succès, et fut nommé, par l'influence de Chamfort, sous-inspecteur des manuscrits de la Bibliothèque royale. Bientôt après, Girey-Dupré entra en relations avec Brissot, qui l'associa à la rédaction du *Patriote français*. Le jeune publiciste se fit de nombreux ennemis en s'élevant avec une grande énergie contre l'anarchie et la Terreur et en demandant vengeance des massacres de septembre. Enveloppé dans la proscription des girondins, le 31 mai 1793, il se réfugia à Bordeaux, fut arrêté, ramené à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Interrogé sur ses relations avec Brissot, il répondit courageusement : « Le même amour pour la République nous rapprocha. Nos cœurs, tout à la patrie, n'eurent jamais que ce noble sentiment. Brissot vécut comme Aristide, il mourut comme Sidney. J'ai été son ami; sa mémoire me sera toujours chère. Si je partage le sort de ce martyr de la liberté, je ne serai point indigne et de sa noble vie et de sa mort glorieuse. » Condamné à la peine de mort, il chanta, en marchant à l'échafaud, un hymne qu'il avait composé dans sa prison avec le jeune Bois-Guyon et qui commençait par ces vers :

> Veillons au salut de l'empire,
> Veillons au maintien de nos droits,
> Si le despotisme conspire,
> Conspirons la perte des rois!
> La liberté, etc.

Avant de poser sa tête sur l'instrument du supplice, Girey-Dupré poussa à trois reprises le cri de *Vive la République!* Ce courageux jeune homme était à peine âgé de vingt-cinq ans.

GIRGEH ou **DJIRGÉH**, ville de la haute Egypte moderne, sur la rive gauche du Nil, à 420 kilom. S.-E. du Caire, à 20 kilom. S.-E. de Menchyèh; 12,000 hab. Evêché copte. Fabriques d'étoffes; distilleries d'eau-de-vie de dattes. Commerce de blé, de fèves, de toiles, de laines, etc. Girgeh a été avant Siout la ville capitale de la haute Egypte; elle n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de province, mais c'est encore une place importante. Il y a en dehors de la ville un *couvent latin*, le plus ancien des quatre ou cinq établissements catholiques romains qui existent en Egypte. A 4 kilom. S. de Girgeh, on trouve les ruines de l'antique Abydos.

GIRGENTI, l'*Agrigente* des Romains, ville d'Italie, dans la Sicile, ch.-l. de la prov. et du district de son nom, à 100 kilom. S. de Palerme, sur le mont Carrisco, au pied duquel coule le Girgenti; 18,000 hab. Siége d'un évêché, de la cour criminelle de la province et du tribunal civil. Port sur la Méditerranée. Exploitation de soufre et de pétrole.

On comptait à Agrigente, selon Diodore de Sicile, 220,000 habitants avant qu'elle fût ruinée par les Carthaginois, 140 ans avant J.-C. Elle faisait un très-grand commerce; aussi, en moins d'un siècle, était-elle devenue riche et magnifique. Le luxe s'y faisait remarquer dans des habits précieux, dans des meubles d'or et d'argent, et dans la vie molle et efféminée de ses habitants. Un lac de 7 stades de tour et de 20 pieds de profondeur fournissait abondamment à leurs tables le poisson et les oiseaux aquatiques. Enfin, ils portaient le raffinement du plaisir à un tel excès, qu'Empédocle, qui pouvait parler savamment des délices de la Sicile, disait d'eux : « Ils bâtissent comme s'ils devaient toujours vivre; ils courent au plaisir comme s'ils devaient mourir le même jour, et que la volupté fût sur le point de leur échapper pour jamais. » On peut juger de la splendeur de cette ville, par ce que dit Diodore de Sicile du triomphe d'Exenète, lorsque, après avoir remporté le prix de la course dans les jeux Olympiques, il entra dans la ville monté sur un char, suivi de trois cents chars traînés par deux chevaux blancs. Depuis la défaite des Agrigentins par les Carthaginois, leur ville ne s'est point relevée. Les temples de Minerve, de Jupiter Atabiras, d'Esculape, d'Hercule, de Castor et Pollux, et surtout le temple grandiose de Jupiter Olympien, qui est en partie contenu dans le palais moderne des Géants, offrent des restes curieux et intéressants. La cathédrale renferme un sarcophage sculpté, en marbre, qui sert aujourd'hui de fonts baptismaux. (V. AGRIGENTE.) ‖ La province de Girgenti, au S. de l'île, comprise entre la Méditerranée au S., la province de Caltanisetta à l'E. et au N., de Palerme au N., et de Trapani à l'O., a une superficie de 4,300 kilom. carrés et une population de 250,000 hab. Le sol, entièrement montagneux, est arrosé par plusieurs petits cours d'eau, dont le plus important est le Platani. Le territoire est fertile en grains, huiles, oranges, limons, grenades et amandes; il s'y fait une importante exploitation de soufre. Il est divisé en 3 districts, 16 cantons et 46 communes.

GIRIE s. f. (ji-rî). Pop. Plainte importune, hypocrite ou sans sujet : *Elle est malade! dit Rogron. — Elle, malade! mais c'est des* GIRIES! (Balz).

GIRO s. m. (ji-ro). Vin de Sardaigne très-chaud : *Boire du* GIRO, *du vin de* GIRO. *Il but un plein verre de vin de* GIRO, *vin de Sardaigne qui recèle autant de feu que les vieux vins de Tokai en allument.* (Balz.)

GIROD (Pierre-François-Xavier), médecin français, né près de Salins (Jura) en 1735, mort en 1783. Il exerçait son art à Mignovillard, lieu de sa naissance, lorsqu'il fut nommé, en 1763, médecin en chef de la province. Pendant vingt ans, il exerça ces fonctions avec le plus grand dévouement et se rendit célèbre par son zèle à propager dans la Franche-Comté la pratique de l'inoculation. Girod devint membre de la Société de médecine. Il mourut pendant l'épidémie meurtrière qui s'était déclarée à Châtenoy en 1783. On a de lui plusieurs mémoires sur la nature et le traitement des maladies épidémiques.

GIROD DE L'AIN (Jean-Louis), magistrat et député, baron de l'Empire, né à Gex (Ain) en 1753, mort en 1839. Il fut nommé maire de sa ville natale en 1780, continué dans ces fonctions en 1790 et appelé à la présidence du tribunal de Nantua. Plusieurs fois incarcéré pendant la Terreur, il fit successivement partie du conseil des Anciens et de celui des Cinq-Cents, et prit une part des plus actives aux travaux législatifs de ces deux assemblées, où il prononça de nombreux discours et fut chargé de rédiger d'importants rapports. Après le coup d'Etat du 18 brumaire, Girod de l'Ain fut élu membre du Corps législatif, dont il devint ensuite président. Nommé conseiller maître des comptes en 1807, il reçut, deux ans plus tard, le titre de baron et fit partie, en 1818, de la Chambre des députés où, comme par le passé, il se montra libéral modéré et financier habile.

GIROD DE L'AIN (Louis-Gaspard-Amédée, baron), homme d'Etat, fils du précédent, né à Gex en 1781, mort en 1847. Il fut, sous l'Empire, substitut du procureur impérial à Turin et à Lyon, avocat général à la cour de Paris, devint, pendant les Cent-Jours, président du tribunal de la Seine, membre de la Chambre des députés, rentra dans la vie privée au commencement de la seconde Restauration et donna alors asile au général Drouot, qu'il défendit devant le conseil de guerre. En 1819, Girod de l'Ain rentra dans la magistrature avec le titre de conseiller à la cour de Paris. Nommé député d'Indre-et-Loire en 1827, il vota l'adresse des 221, et prit une part active à la révolution de juillet 1830. Du 1er août aux premiers jours de novembre de cette même année, il remplit les fonctions difficiles de préfet de police de Paris, présida la Chambre des députés pendant la session de 1831, reçut le portefeuille de l'instruction publique et des cultes en 1832, puis un siége à la Chambre des pairs et la présidence du conseil d'Etat. Il fit partie, en qualité de garde des sceaux, du ministère intérimaire de mai 1839. Girod de l'Ain était un des hommes les plus dévoués à la dynastie d'Orléans. Ses opinions conservatrices, et surtout son rapport sur l'insurrection de 1834, lui avaient attiré la haine du parti républicain.

GIROD (Jean-Marie-Félix), général français, né à Gex (Ain) en 1789. Il est frère du précédent. Elève de l'Ecole militaire de Fontainebleau, il fit les guerres de l'Empire à partir de 1806, devint capitaine en 1812, prit part aux campagnes de Russie, de Saxe et de France et reçut le grade de chef de bataillon en 1814. Sous le gouvernement de la Restauration, Félix Girod entra dans l'état-major et fut nommé colonel en 1830. Trois ans plus tard, le collége électoral de Nantua l'envoya à la Chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1842, dans les rangs des conservateurs ministériels. Nommé maréchal de camp en 1842, Girod commanda le département du Jura de 1843 à 1848, puis fut placé dans le cadre de réserve.

GIROD-CHANTRANS (Justin), littérateur et naturaliste français, né à Besançon en 1750, mort en 1841. Il entra dans le génie militaire, passa plusieurs années aux Antilles et, de retour en France, abandonna le service pour se livrer à son goût pour les lettres et l'histoire naturelle. Girod-Chantrans prit part à la fondation de la Société d'agriculture du Doubs et fit partie du Corps législatif sous le Consulat. Nous citerons parmi ses écrits : *Voyage d'un Suisse dans l'Amérique pendant la dernière guerre* (1787, in-8°); *Essai sur la destination de l'homme* (in-8°); *Recherches chimiques et microscopiques sur le nouvel ordre de plantes polypières* (Paris, 1802, in-4°); *Entretiens d'un père avec son fils sur quelques questions d'agriculture* (1805); *Expériences faites sur les propriétés des lézards* (1805); *Essai sur la géographie physique, le climat, etc., du département du Doubs* (1810, 2 vol. in-8°). On lui doit, en outre, plusieurs *Mémoires* publiés dans le *Journal des mines*, le *Bulletin des sciences de la Société philomathique*.

GIRODELLE s. f. (ji-ro-dè-le — de *Girod-Chantrans*, natur. fr.). Infus. Genre d'infusoires polygastriques, de la famille des bacillariées.

GIRODET-TRIOSON (Anne-Louis GIRODET DE ROUSSY, dit), peintre célèbre, né à Montargis en 1767, mort à Paris en 1824. Il était fils d'un directeur des domaines du duc d'Orléans. Orphelin de bonne heure, il fut confié aux soins du docteur Trioson, son tuteur, dont il ajouta le nom au sien. Sa famille voulut d'abord en faire un architecte, puis elle le destina à la carrière militaire. Mais ni l'architecture ni la théorie des armes ne lui plaisaient; il préférait d'instinct l'anatomie, la perspective, et s'adonnait tout entier à ces études. Quelques petits dessins de lui furent montrés par sa mère au grand peintre David, qui en tira bon augure : « Votre fils, dit-il à Mme Girodet, est né peintre, et je pense que tout ce que vous pourrez faire ne pourra le détourner d'embrasser cette carrière. » Ses parents se le tinrent pour dit, et, dès lors, ils n'hésitèrent pas à confier leur fils au peintre des *Horaces*, dont la renommée grandissait de jour en jour. La culture de son esprit et ses progrès dans l'art du dessin lui assignèrent en peu de temps un rang distingué dans l'école de David. A peine âgé de vingt ans, il concourut pour le prix de Rome; mais il eut la douleur d'en être exclu, pour avoir apporté dans sa loge les études de ses figures, ce qui est expressément interdit par le règlement. L'année suivante, il concourut sur le sujet suivant : *Tatius assassiné au milieu d'un sacrifice à Lavinium, en présence de Romulus;* il n'obtint que le second prix, et le premier fut décerné à Garnier. Ce fut seulement la troisième fois qu'il triompha, avec le tableau de *Joseph vendu par ses frères*, belle composition qu'on peut voir aujourd'hui dans la salle des grands prix de Rome, à l'Ecole des beaux-arts. Malgré sa mésaventure du premier concours, Girodet n'en avait pas moins continué à se servir d'études faites chez lui et qu'il transportait dans une canne : « Ta canne, c'est le cheval de Troie, » lui dit un jour son ami Gérard. — C'est vrai, répondit Girodet; mais il n'est plus temps de s'en apercevoir, les Grecs sont sortis. »

Le tableau qui lui valut le premier prix rappelle en tout la manière de David, au point qu'on le dirait peint par le maître lui-même. Cela n'étonne pas, quand on sait que Girodet, avant d'entrer en loge, allait chaque jour contempler le *Serment des Horaces*, et y chercher l'inspiration. Girodet arriva à Rome à l'âge de vingt-trois ans. « Sitôt en présence des productions des princes de la peinture, écrit-il à Trioson, son tuteur, j'ai senti le besoin d'être moi, de devenir original; j'ai tout fait pour cela, et j'espère avoir réussi à faire du nouveau. » Ce *nouveau* dont il parlait, c'était le *Sommeil d'Endymion*, une de ses meilleures compositions, qu'il envoya, suivant l'usage, à l'Ecole des beaux-arts. On ne peut se lasser d'admirer les formes enchanteresses du berger endormi dont la lune vient, à travers les feuilles frissonnantes, éclairer le visage, de ses pâles rayons. Le *Sommeil d'Endymion* eut un grand succès. David, justement fier de son élève, lui témoigna publiquement son admiration.

Après avoir payé cette dette à l'Ecole des beaux-arts, Girodet composa, pour son tuteur Trioson, *Hippocrate refusant les présents des Perses*. Cette toile se voit aujourd'hui à l'Ecole de médecine, à qui elle fut léguée par Trioson. Elle est très-remarquable au point de vue de la composition et du dessin; mais la couleur pèche par trop de sécheresse. La figure d'Hippocrate a de la dignité et de l'expression; on prétend que Girodet s'est peint lui-même dans ce personnage. La physionomie désespérée du jeune homme, qui voit dans Hippocrate le seul médecin capable de sauver la vie de son père, est d'une vérité saisissante. Obligé de quitter Rome pendant la tourmente révolutionnaire, Girodet se rendit à Naples en compagnie du paysagiste Péquignot. Son imagination poétique put s'épanouir à l'aise sous ce ciel et au milieu de cette nature ravissante; il y fit des études de paysage, qui lui servirent plus tard dans plusieurs de ses tableaux et dans les charmants dessins qu'il a laissés. De Naples, il vint à Gênes, où il rencontra un peintre français déjà célèbre, Gros. De retour en France, Girodet obtint un logement au Louvre. Il peignit alors une *Danaé*, pour l'hôtel de M. Gaudin, puis les *Quatre saisons*, pour le roi d'Espagne. En 1799, il exposa au Salon une nouvelle *Danaé*, qui n'était autre que le portrait d'une actrice de la Comédie-Française, Mme Lange. Cette dame avait commandé son portrait au peintre et l'avait refusé ensuite, sous le prétexte qu'il manquait de ressemblance. Au Salon, tout le monde reconnut le personnage, et ce fut un rire universel, car le peintre avait remplacé la pluie d'or traditionnelle par des gros sous. Un *Fingal au milieu de ses descendants*, composé pour le premier consul, ne fut pas très-goûté. L'auteur, loin de se décourager, résolut de forcer par un chef-d'œuvre les critiques à l'admiration. Il se retira donc complétement du monde et se consacra tout entier à son nouveau travail. Ce fut seulement au bout de quatre ans qu'il reparut au Salon, avec la *Scène du déluge*. David exposait cette même année (1806) son fameux tableau des *Sabines*, et ainsi le maître et l'élève allaient se trouver concurrents. La voix publique se prononça si énergiquement et si unanimement en faveur de Girodet, que les jurés n'hésitèrent pas à lui décerner la palme. Son illustre rival fut lui-même du nombre des admirateurs les plus enthousiastes de la *Scène du déluge*, et on l'entendit s'écrier : « Il a été donné à Girodet, dans cet ouvrage, d'unir la fierté de Michel-Ange à la pureté de Raphaël. »

Un roman de Chateaubriand fournit bientôt à Girodet le sujet d'une nouvelle toile, l'*Inhumation d'Atala*, qui obtint un immense succès. On admirera toujours cette poétique composition, dont la couleur et l'aspect mélancoliques produisent un effet saisissant sur les imaginations rêveuses. En 1808, Girodet exposa l'*Empereur au moment d'entrer dans Vienne*, et, en 1810, la *Révolte du Caire*. De 1810 à 1819, il ne s'occupa pas de grands travaux; sa santé étant gravement altérée, il se contenta de faire quelques dessins et une *Tête de vierge*, qui est un petit chef-d'œuvre. Mais, en 1819, il reparut au Salon avec un tableau charmant, *Pygmalion et Galatée*, qui lui attira des éloges universels.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne fit que des portraits, notamment ceux de Cathelineau, de Bonchamp, de Merlin de Douai et de Mme Reizet. On a publié, en 1829 : *Œuvres posthumes de Girodet-Trioson, peintre d'histoire, suivies de sa correspondance, précédées d'une notice historique, et mises en ordre par P.-A. Coupin*. On trouve dans cette collection un poëme : le *Peintre*, en six chants, assez faible, malgré quelques vers heureux et quelques descriptions agréables. Il a encore laissé des traductions de poëtes grecs et latins, qui sentent trop l'effort et le travail. Sa correspondance est très-intéressante.

— Bibliogr. Consultez les ouvrages suivants : Marie de Salm-Dyck, *Girodet* (Paris, 1825, in-8°); P.-A. Coupin, *Notice nécrologique sur la vie et les ouvrages de Girodet* (Paris, 1825, in-8°, portrait); Quatremère de Quincy, *Eloge de Girodet* (Paris, 1825, in-4°); l'*Enéide*, suite de compositions par Girodet (Paris, 1825-1827, in-4°); les *Amours des dieux*, recueil de compositions dessinées par Girodet (Paris, 1826, in-fol.).

GIROFLADE s. f. (ji-ro-fla-de — rad. *giroflée*). Zooph. Nom de plusieurs polypiers, dans le midi de la France.

GIROFLE s. f. (ji-ro-fle — latin *caryophyllum*, grec *karuophullon;* de *karua*, noyer, et de *phullon*, feuille). Bot. Bouton non épanoui du giroflier : *L'arbre qui donne le* GIROFLE *a le port du bouleau, l'écorce fine et lisse du hêtre.* (Raynal.) On dit aussi CLOU DE GIROFLE. ‖ Nom vulgaire du chervis, dans quelques départements de l'Est. ‖ *Griffe de girofle*, Clou de girofle dont la tête, c'est-à-dire le bouton à fleur, est tombé, et dont les sépales secs présentent, en effet, la forme d'une griffe. ‖ *Girofle rond*, Nom vulgaire des graines de l'amome. ‖ *Mère de girofle*, Fruit mûr du girofle, contenant les graines.

— Arboric. *Girofle panaché*, Variété de poire.

— **Encycl.** V. GIROFLIER.

GIROFLÉ s. m. (ji-ro-flé — rad. *girofle*). Helminth. Syn. de CARYOPHYLLÉE.

GIROFLÉE s. f. (ji-ro-flé — gr. *gurophullon*; de *guros*, cercle, et de *phullon*, feuille, pétale). Bot. Genre de crucifères cultivé dans les jardins pour la beauté et le parfum de ses fleurs : GIROFLÉE *à fleurs jaunes, rouges, violettes, blanches, panachées. Un pot de* GIROFLÉE.

> . . . L'humble *giroflée*, aux lambris suspendue,
> Comme un doux souvenir fleurit sur les débris.
> LAMARTINE.

‖ *Giroflée* ou *giroflier de Mahon*, Syn. de JULIENNE.

— Pop. *Giroflée à cinq feuilles*, Soufflet : *Marie-Jeanne! mes socques et mon cachemire de poil de lapin, et vite, ou je te réchauffe la joue par une* GIROFLÉE À CINQ FEUILLES. (Balzac.)

— **Encycl.** Les *giroflées* sont des plantes herbacées, bisannuelles ou vivaces, plus rarement ligneuses, à feuilles alternes, oblongues, lancéolées ou linéaires, à fleurs de couleurs très-variées, réunies en grappes lâches terminales. Ce genre comprend une quinzaine d'espèces, répandues dans les régions tempérées et froides de l'hémisphère boréal. Elles possèdent à un faible degré les propriétés générales des crucifères; on les emploie, mais rarement, en médecine, comme anodines, céphaliques, diurétiques et incisives. C'est surtout comme plantes d'ornement que les *giroflées* sont intéressantes. La plus connue est la *giroflée des murailles*, appelée *violier* dans le midi de la France, et désignée aussi dans quelques localités sous le nom bizarre de *ramoneur*, parce qu'on la trouve fréquemment sur les cheminées. Ses fleurs, d'un beau jaune d'or, ont une odeur des plus agréables. Cette plante forme des touffes rameuses d'environ $0^{m},35$ de hauteur. La *giroflée des Alpes* est moitié plus petite, et ses fleurs, d'un jaune pâle, sont moins nombreuses. La *giroflée cornue*, originaire de la Sibérie, est, au contraire, beaucoup plus grande, car elle atteint près d'un mètre de hauteur. Ces trois espèces, souvent confondues dans les jardins sous les noms de *baguette d'or*, *bâton d'or*, *rameau d'or*, etc., ont produit de nombreuses variétés à fleurs doubles, recherchées surtout pour leur parfum suave. La *grande giroflée* ou *giroflée des jardins*, haute de près d'un mètre, à feuilles longues et velues, se termine par une longue grappe pyramidale de fleurs de nuances très-variées. La *giroflée des fenêtres* se rapproche beaucoup de l'espèce précédente, dont elle se distingue surtout par son feuillage recoquillé. La *giroflée annuelle* est fréquemment désignée sous le nom vulgaire de *quarantaine*, à cause de la rapidité avec laquelle s'accomplissent les diverses phases de sa végétation. Elle présente, du reste, de nombreuses variétés à fleurs blanches, rouges, violettes ou panachées. Cette dernière espèce, comme la *giroflée grecque*, est rangée aujourd'hui dans le genre *mathiole*. Les *giroflées* sont, en général, rustiques, peu exigeantes en fait de soins de culture; elles croissent dans la bonne terre de jardin et se propagent facilement par graines ou par boutures.

GIROFLÉE adj. f. (ji-ro-flé — rad. *girofle*). Comm. Usité seulement dans l'expression *Cannelle giroflée*, Ecorce de giroflier qu'on emploie aux mêmes usages que la cannelle proprement dite.

GIROFLIER s. m. (ji-ro-fli-é — rad. *girofle*). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrtacées, tribu des myrtées, qui produit le girofle : *La transplantation du* GIROFLIER *exige quelques précautions.* (Dutour.) ‖ Nom vulgaire de la giroflée, dans le midi de la France. ‖ *Giroflier des Alpes*, Nom vulgaire de l'arabette des Alpes. ‖ *Giroflier jaune d'Afrique*, Nom vulgaire de quelques manulées. ‖ *Giroflier de Mahon*, Syn. de JULIENNE.

— **Encycl.** Le *giroflier* (*caryophyllus aromaticus* de Linné) a une taille assez développée et atteint jusqu'à 7 mètres de hauteur; ses feuilles sont opposées, épaisses, pointues aux deux extrémités et ponctuées; son inflorescence est un corymbe; ses fleurs ont un calice tubuleux, cylindroïde, à quatre divisions terminales, une corolle à quatre pétales insérés au sommet du tube calicinal et se séparant du calice au moment de la fécondation; des étamines libres, disposées en quatre groupes; un ovaire infère, biloculaire, dont chaque loge contient vingt ovules. Son fruit est une baie à deux loges contenant chacune une semence; l'une des deux avortant souvent; la semence restante est alors ovoïde.

Le *giroflier* est originaire des Moluques. Il a été répandu, il y a fort longtemps, sur le continent asiatique; mais ce n'est qu'en 1778 qu'il fut introduit dans l'île Bourbon, et deux ans plus tard à Cayenne, d'où il se propagea dans les Antilles. L'acclimatation de ce précieux végétal dans les colonies françaises est due à Poivre, gouverneur de l'île de France, qui, en 1769, envoya une expédition dans les mers des Indes, dans le but de rapporter le plus grand nombre possible des arbres fournissant les épices. Au départ de Poivre de l'île de France, son œuvre était loin d'être terminée, et ce fut grâce aux soins du directeur des cultures qui avaient été établies avec les jeunes plantes venues des Indes, M. de Céré, que quelques-uns survécurent, parmi lesquels le *giroflier*. C'est du jardin de l'île de France que furent expédiés les *girofliers* destinés à propager à Cayenne et aux Antilles une culture si importante.

Le produit commercial du *giroflier* est connu sous les noms de *girofle*, *gérofle* ou *clous de girofle*. C'est la fleur cueillie avant que la corolle se soit détachée, les pétales encore soudés formant une petite boule au-dessus du calice. On fait sécher les fleurs au soleil et on les livre au commerce dans cet état. La couleur brune du girofle a fait penser qu'il était séché au feu : il n'en est rien, cette couleur étant due, non pas à la fumée, mais à une huile qui gonfle toutes les cellules du calice et brunit facilement à la lumière. On connaît trois sortes de girofle. Le *girofle des Moluques*, importé par la Compagnie des Indes, ce qui le fait nommer encore *girofle anglais*, est brun clair, un peu cendré à la surface, quadrangulaire, gros, lourd, et possède une saveur âcre et brûlante, une odeur forte et caractéristique. Le *girofle de Bourbon* est un peu plus petit que le précédent, duquel il se rapproche d'ailleurs beaucoup. Le *girofle de Cayenne* est plus petit encore, d'une couleur foncée, presque noir, grêle, sec, et moins aromatique; il est moins estimé que les deux autres. Le girofle est l'objet d'un trafic considérable; l'Europe en consomme, chaque année, pour plusieurs millions de francs. Il est employé comme condiment et comme médicament. On en fait une teinture, une essence; il entre dans la préparation d'une foule de médicaments composés. Il est excitant et stomachique. D'après Trommsdorff, sur 100 parties, il renferme 18 d'huile volatile, 17 de matières astringentes et extractives, 13 de gomme, 6 de résine, 28 de ligneux et 18 d'eau.

L'essence de girofle se prépare en distillant le girofle avec de l'eau. Cette préparation est faite surtout par les Hollandais, qui en falsifient souvent le produit. Comme cette essence est peu volatile, on ajoute généralement à l'eau avec laquelle on la prépare une certaine quantité de sel, qui élève la température d'ébullition et augmente le rendement. Cette huile volatile a l'odeur du girofle; elle est plus dense que l'eau (1,063) : c'est un mélange d'hydrocarbure très-réfringent, bouillant à 142° et isomérique avec l'essence de térébenthine, avec une huile oxygénée, l'acide eugénique. L'essence de girofle est employée comme topique contre les douleurs de dents.

Lodibert a découvert dans le girofle des Moluques un principe cristallisé, inodore, qu'il a nommé *caryophylline*. Cette substance existe également dans le girofle de Bourbon; on ne l'a pas trouvée dans celui de Cayenne.

On introduit parfois dans le commerce, où ils sont connus sous le nom de *griffes de girofle*, les pédoncules brisés du girofle. Il en est de même des baies du *giroflier*, nommées *antoffes* ou *mères du girofle*. Ce fruit, suivant qu'il a été cueilli à une époque plus ou moins éloignée de sa maturité, est plus ou moins tubuleux et cylindrique; il ne présente plus, comme le girofle, les traces de la corolle. Son odeur est la même que celle des fleurs. Plus mûr encore, il est devenu ovoïde et pulpeux, ses semences se sont développées et son odeur a presque disparu.

On emploie au Brésil, sous le nom de girofle indigène (*craveiro da terra*), les boutons floraux du *calyptranthes aromatica* et les jeunes fruits de l'*eugenia pseudocaryophyllus*.

GIROÏDINE s. f. (ji-ro-i-di-ne — du lat. *gyrare*, tourner, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Genre de foraminifères.

GIROL s. m. (ji-rol). Moll. Coquille du genre olive.

GIROLAMO, masque de la farce milanaise et piémontaise, que les Piémontais ont débaptisé en 1802, pour lui donner le nom de *Gianduja*. Les Milanais lui ont conservé son nom séculaire, sous lequel on peut le voir encore aujourd'hui à Milan remplir le premier rôle dans toutes les farces, toutes les parodies, toutes les pièces à grand spectacle, du domaine des *fantoccini*. On l'a vu, dans une parodie d'*Alceste*, poudré à blanc, avec ailes de pigeon et bourse, représenter Pirithoüs et accompagner Hercule aux enfers : ses frayeurs pendant la route rappelaient un peu les poltronneries qu'Aristophane prête, en pareille occasion, à Xanthias, dans les *Grenouilles*. M. Bourquelet, en 1841, a trouvé ce personnage très-amusant dans une pièce en cinq actes, le *Terrible Maino, chef de brigands*, mélodrame avec accompagnement de poignards, d'évanouissements et de coups de pistolet. M. Magnin fait remarquer qu'à Milan le plastron le plus ordinaire des plaisanteries de Girolamo est un Piémontais, qu'on a grand soin de supposer parfaitement stupide, « gracieuseté de bon voisinage que les *fantoccini* de Turin ne manquent pas de renvoyer avec usure à leurs bons amis de Milan. »

GIROLE s. m. (gi-ro-le). Ornith. Nom vulgaire d'une espèce d'alouette, dans le Midi.

— Bot. Nom vulgaire du chervis, plante de la famille des ombellifères. ‖ Nom vulgaire des chanterelles, genre de champignons. On écrit aussi GIROLLE.

GIROMAGNY, ville de France (Haut-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. N.-O. de Belfort, sur la Savoureuse; pop. aggl., 2,549 hab. — pop. tot., 2,893 hab. Mines non exploitées d'argent, de cuivre, de cobalt, de plomb, de zinc, d'arsenic, etc. Chaux carbonatée cristallisée; cristal de roche. Briqueterie. Eglise et hôtel de ville remarquables. Giromagny possède une filature de coton qui emploie 310 métiers et 20,000 broches.

GIRON s. m. (ji-ron — du lat. *gyrus*, cercle). Partie du corps qui s'étend de la ceinture au genou, chez une personne assise : *Les filles de Darius, prisonnières, étaient couchées dans le* GIRON *de leur grand'mère.* (Vaugel.)

> . . . . L'oiseau qui porte Ganymède,
> Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
> Dépose en son *giron* ses œufs. . . . .
> LA FONTAINE.

— Fig. Milieu dans lequel on vit ou dans lequel on se trouve : *La Révolution, au* xixe *siècle, n'a pris naissance dans le* GIRON *d'aucune secte.* (Proudh.)

— Relig. *Giron de l'Eglise*, Orthodoxie, communion avec la vraie Eglise : *Rentrer au* GIRON DE L'EGLISE. *Ramener quelqu'un au* GIRON DE L'EGLISE.

— Blas. Triangle équilatéral qui a pour côté la demi-largeur de l'écu, et dont le sommet occupe le centre de l'écu : *Porter d'or au* GIRON *d'azur.*

— Archit. Partie horizontale d'une marche, celle sur laquelle on pose le pied : *Un* GIRON *trop étroit fatigue le pas en le pressant; un* GIRON *trop large oblige à boiter, en faisant doubler le pas sur la marche.* ‖ *Giron droit*, Celui qui se termine par deux lignes parallèles.

GIRON ou **GIROU**, rivière de France. Elle naît dans le Tarn, forme la limite entre ce département et celui de la Haute-Garonne, pénètre dans la Haute-Garonne et se jette dans le Lhers-Mort, près du pont du chemin de fer de Toulouse à Montauban, après un cours de 75 kilom.

GIRON (Francisco-Hernandez), conquérant espagnol, mort en 1554. Il prit successivement part à la conquête du Mexique, sous les ordres de Fernand Cortez, à celle du Pérou sous Pizarre et Almagro, acquit une fortune considérable et ne tarda pas à jouir d'une grande influence parmi les Espagnols. Sûr d'avoir autour de lui un grand nombre de partisans, il se révolta pour s'emparer du gouvernement, battit à deux reprises les troupes royales, mais finit par être vaincu à Pacava. Fait prisonnier, il fut conduit à Lima, condamné à la peine capitale et exécuté.

GIRON DE LOYASA (don Garcias), prélat espagnol, né à Talavera en 1542, mort à Giron en 1599. Aumônier et maître de chapelle de Philippe II, en 1585, il devint par la suite précepteur de l'infant don Philippe et archevêque de Tolède (1598). Ce savant prélat a publié, outre plusieurs traités, *Collectio conciliorum Hispaniæ, cum emendationibus* (Madrid, 1593, in-fol.).

GIRONCOURT, village et comm. de France (Vosges), cant. de Châtenoir, arrond. et à 21 kilom. de Neufchâteau, sur la Vraine; 436 hab. Commerce de dentelles. Puits artésien d'eau ferrugineuse. Dans l'église, beau monument provenant de l'abbaye de Chaumouzey, et représentant la *Vierge entourée de deux anges*.

GIRONCOURT (Henri-Antoine REGNARD DE), magistrat et littérateur français, né à Nancy en 1719, mort en 1786. Il quitta l'enseignement pour étudier le droit, exerça la profession d'avocat à Nancy et à Epinal, puis devint conseiller chevalier d'honneur au bureau des finances de Metz et Alsace. Son principal ouvrage est un *Traité historique de l'état des trésoriers de France et généraux des finances, avec les preuves de la supériorité de ces officiers* (Nancy, 1776, 2 vol. in-4°), où l'on trouve de curieuses recherches.

GIRONCOURT (Alexis-Léopold REGNARD DE), magistrat français, né à Epinal en 1750, mort à Nancy en 1824. Il était fils du précédent, à qui il succéda comme conseiller au bureau des finances de Metz. Pendant la Révolution, il devint homme de loi, fut nommé, après le coup d'Etat du 18 brumaire, juge au tribunal de Cologne et perdit sa place en 1813. Il travaillait à la rédaction d'une *Histoire de Nancy* et des *Ephémérides lorraines*, lorsqu'il mourut. Parmi ses écrits, nous citerons : son *Précis statistique du département de la Meurthe* (1802); *Interrogatoire préparatoire, acte d'accusation et biographie de l'ex-curé Pierre-Joseph Schæffer* (1804, in-4°).

GIRONDE s. f. (ji-ron-de — du fleuve de même nom). Hist. Parti politique dans l'Assemblée législative et dans la Convention, qui vota avec les députés de la Gironde et représentait l'opinion républicaine modérée.

— **Encycl.** V. GIRONDIN.

GIRONDE, fleuve de France. V. GARONNE.

GIRONDE (DÉPARTEMENT DE LA), division administrative de la région maritime S.-O. de la France, entre 44° 12′ 16″ et 45° 35′ 50″ de latit. et entre 2° 1′ 15″ et 3° 35′ 40″ de long. O. Ce département, formé de l'ancienne Guyenne, du Bordelais, du Périgord, de l'Agénais et du Bazadais, est borné : au N.-E., par les départements de la Charente-Inférieure et de la Dordogne; au S.-E., par le Lot-et-Garonne; au S.-S.-O., par les Landes, et à l'O., par l'océan Atlantique. Il forme le diocèse de Bordeaux, la 1re subdivision de la 14e division militaire du 6e corps d'armée; il ressortit à la cour d'appel de Bordeaux, à la 10e légion de gendarmerie, au 4e arrondissement maritime, à la 10e inspection des ponts et chaussées, à la 29e conservation des forêts, à l'arrondissement minéralogique de Bordeaux, à la 7e région agricole. Il comprend 6 arrond. : Bordeaux, Bazas, Blaye, La Réole, Lesparre et Libourne; 48 cant., 547 comm. et 701,855 hab. Superficie, d'après le cadastre, 974,032 hectares.

Le sol du département de la Gironde peut être réparti en cinq zones parallèles, s'étendant du S.-E. au N.-O., savoir : les landes, les graves, les palus, les coteaux et les plateaux. Les landes, situées au S. du département, sont formées de sable quartzeux recouvert d'une couche plus ou moins épaisse de terreau de bruyère imparfaitement décomposé. Le sous-sol, à une certaine profondeur, est une sorte de grès végéto-ferrugineux et imperméable. Cette imperméabilité, cause permanente de stérilité, est encore augmentée par le défaut de pente, qui empêche l'écoulement des eaux pluviales. Les graves sont des couches de sable, de gravier, de cailloux charriés par les eaux. Cette nature de terres, assez commune au fond des vallées, renferme souvent des fragments de quartz hyalin remarquablement purs, d'un éclat et d'une transparence admirables, qui sont connus des joail-